

pour ceux qu'on appelle réalistes, rien pour les amants du drame, rien pour les fins connaisseurs, rien, je crois, en vérité que pour moi et mes pareils, songeurs, vivant de peu, qu'un gros poème épouvante et qu'une corolle entr'ouverte, un bourdon en fête, qu'une agreste silhouette jette dans des rêves infinis... Si cela commence, cela ne s'achève guère. Ce ne sont pas des tableaux, ce sont encore moins des romans. Qu'est-ce ? Vraiment, je ne sais. C'est ce quelque chose d'inconnu qui chante en nous, dont la voix aux larges ondes s'épand à mesure que nous marchons et parfois accompagne de mélodies idéales les plus vulgaires détails de la plus prosaïque vie... » Et puis encore tournez le feuillet : « Aux maîtres les symphonies, aux humbles créatures de Dieu les murmures discrets ! Chanson de pêcheur, bruissement d'ailes, clarté de ver luisant ce petit livre sera tout cela, si vous voulez ; si vous ne voulez pas, il ne sera rien. »

Je ne réponds pas que la définition soit des plus précises et des plus substantielles. L'auteur dit bien ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne veut pas être ; il est visiblement un peu plus embarrassé pour dire ce qu'il est, ce qu'il veut être, à quel monde il s'adresse. A travers les bruissements d'ailes et les clartés de ver luisant de sa définition, c'est dans tous les cas indubitablement une personne d'esprit, d'imagination, de plus de verve que de goût, qui dans sa solitude alpestre n'est point sans avoir lu M. Michelet, et qui s'en souvient, — une personne différente des autres femmes qui écrivent, je le disais, par un certain

penchant à tout oser, femme encore pourtant par la mobilité et la finesse avec lesquelles elle déroule le tissu des impressions, faisant passer devant vos yeux les visions de l'inconnu comme dans *les Horizons célestes*, les plus humbles réalités terrestres comme dans *les Horizons prochains* ou *Vesper*, les souffrances et les drames invisibles de l'âme comme dans *les Tristesses humaines*, les voyages en belle compagnie comme dans *les Prouesses de la bande du Jura*.

Au fond, sous cette forme de liberté humoristique, qui est la forme préférée de l'écrivain, qui est devenue comme son allure naturelle, on pourrait découvrir un conteur, un historien des petites choses de la vie, un moraliste, un peintre ; seulement tout cela est à l'état de germe ou d'ébauche ; tout cela se produit dans un certain désordre agité, nerveux, un peu quintessencié, à travers lequel se laisse voir un esprit qui semble quelquefois s'échapper du dogme religieux dans la fantaisie pour se repentir bientôt de sa littérature en rentrant au plus vite dans l'enceinte sacrée, et qui finit par tout brouiller, tout confondre, au risque de laisser le vulgaire lecteur souvent charmé, plus souvent encore étonné, et, qui sait ? peut-être même en définitive impatienté.

III

Il y a un conteur, dis-je, chez madame de Gasparin, comme il y a un moraliste, comme il y a un

paysagiste, et ce triple don, soutenu, vivifié par une observation directe, perçante et originale, est certainement la meilleure partie de ce talent. Conteur et moraliste du reste, madame de Gasparin l'est à sa manière, qui n'est pas la manière commune, qui est celle des imaginations ingénieusement capricieuses et ardentes.

Ce n'est point à coup sûr un romancier. Elle n'a rien de l'inventeur qui coordonne un récit, déroule d'une main sûre la trame d'une fiction et s'efface dans la reproduction désintéressée de caractères logiquement reconstruits. Elle serait bien capable de s'arrêter chemin faisant, au premier détour de l'action, et de dire comme dans un de ses contes : « Il fait bon ici, le chemin se glisse sous le couvert ; des branches fleuries viennent vous frapper le visage. A mesure que vous avancez, des bruits d'ailes, un cri léger, un vol rapide, décèlent les nids que votre main, en écartant les rameaux, fait doucement balancer... Un tronc mort est couché dans l'ombre ; il fait frais, restons. Belle retraite pour philosopher, belle occasion pour discourir avec soi-même... » Belle occasion pour respirer les aromes, pour regarder la dentelle des feuilles se découpant dans le ciel bleu, pour se sentir vivre, l'âme « comme suspendue dans l'éther, » et pour laisser là le roman commencé !

Les histoires de madame de Gasparin ne sont donc pas des histoires, ses personnages ne sont pas des personnages ; ce sont des réductions, des types resserrés sur lesquels se concentre un rayon de lumière

échappé de l'imagination de l'auteur ; ses figures ne sont pas même des figures, ce sont des silhouettes qui passent et se succèdent. Où prend-elle ses héros ? Un peu partout, presque jamais dans le monde d'en haut, le plus souvent dans le monde des humbles et des petits ou des excentriques, dans un faubourg perdu, dans un taudis visité par la misère, dans la ferme des montagnes, dans les pâturages ou sur le chemin.

Et ils sont en vérité curieux, ils forment une galerie singulière, j'allais dire une ménagerie, tous ces petits êtres, réels et fantastiques à la fois, subtilement fouillés et vivement enlevés, bûcherons, vachers, fromagers, laboureurs, héros obscurs de quelque détresse inconnue ou passants qu'on voit défiler à l'horizon pour ne les revoir jamais.

Ils ont un relief étrange dans un cadre de fantaisie et prennent je ne sais quelle originalité qui tient ou à une situation poignante ou à un ridicule familier, à une nuance de physionomie ou à une habitude morale : monde en définitive assez bizarre où fourmillent les apparitions les plus diverses, depuis le jeune capitaine hégélien qui marche avec l'imperturbable assurance d'un dieu à la régénération de l'humanité, au risque de faire couler des flots de sang, — c'était au temps des révolutions d'il y a quinze ans, — jusqu'à mademoiselle *la docteuse*, l'héroïne du conte de *Philémon et Baucis*, depuis l'honnête fermier Jacques, qui meurt dans la sérénité, jusqu'aux bohémiens qui campent autour de leur feu au coin d'un bois, jusqu'à ces deux jeunes

Italiens au visage noble, au cou nu et à la bouche épanouie, qui ont l'air de princes déchus en faisant leur métier de rhabilleurs de vaisselle, et dont l'aisance contraste avec l'embarras des bons campagnards suisses, vigoureux à l'ouvrage, mais « un peu gauches au repos et comme gênés dans leurs membres. »

Ce sont des personnages qui vivent dans leurs médiocres proportions. Leur histoire est en quelques pages, leur physionomie est en quelques traits. Ils sortent on ne sait d'où. Ainsi le vieux nègre Kalampin, l'être silencieux et timide, tout luisant de propreté, avec sa redingote usée à force d'être brossée, sa chemise éclatante de blancheur, son chapeau frotté à en perdre son dernier poil, ses gants jadis paille, et au milieu de cela un type baroque et touchant de tendresse paternelle. — Ainsi le *petit Juif* polonais, hôte passager d'une ville de bains en Allemagne. Qui est-il? quelle est sa vie? quel est même son nom? On ne le sait. Il passe dans sa robe brune et râpée : tête fine, barbe soyeuse, teint pâle, bouche mince, misère et dignité, grandeur et crainte, gravité de patriarche et « démarche rappelant la fuite d'une belette surprise en flagrant délit. » Il se dérobe, il glisse, il rase les poteaux du chemin, comme s'il craignait d'occuper au grand soleil le milieu de la chaussée. Si son regard se croise avec le vôtre, « il le retire d'un mouvement inquiet. » Dans son allure, dans son accent, on devine l'habitude de la dissimulation, le pli de la servitude. Chez lui, il n'est plus le même; ce n'est plus

l'être misérable se faulant à la dérobée : il se redresse. Une bible hébraïque qu'on lui offre, le nom de Jérusalem qu'on prononce, illuminent son visage. Au dehors, il redevient l'être malingre et craintif, le *petit Juif* polonais « courbé sous l'arbitraire, soupçonné, soupçonneux, écrasé, fléchissant. »

Il y a au courant de ces récits des intérieurs de fermes qui resplendissent en quelque sorte de la saine simplicité de la vie, de l'aisance et du travail, et il y a aussi de ces intérieurs de villages nus, froids, désolés, théâtres obscurs de tragédies vulgaires, comme cette maison où s'accomplit la destinée d'Ulysse, le *pauvre garçon*.

Il n'est pas fait pour le bonheur, celui-là; c'est un pauvre petit être déshérité, à la tête ébouriffée, avec des yeux écarquillés, effrayés et incertains, une bouche qui serpente d'une oreille à l'autre, des bras et des jambes qui n'en finissent pas. Il fait tout mal, il ne peut bouger sans commettre quelque maladresse; ses camarades se moquent de lui. Il est le fils d'un père rusé campagnard, tyran domestique, égoïste et brutal, qui mange tout au cabaret, laissant la pauvreté à la maison, et d'une de ces mères qui, à force de plier, de se courber, finissent par n'avoir plus une idée, plus le sentiment d'elles-mêmes. Tant que l'enfance dure, passe encore pour le *pauvre garçon*; il court, il vit aux champs. A mesure que l'âge vient, il ne se débrouille pas, au contraire, il acquiert la conscience de sa laideur et de sa stupidité, il devient le souffre-douleur de son père, blessé dans sa vanité. Il se pelotonne d'abord

au coin du foyer, puis il devient morne, sauvage. L'insuffisance de nourriture, la solitude, les plaies qui viennent, font le reste : alors il va se blottir dans un réduit, au grenier, comme les bêtes fauves, « et se met à l'écart pour mourir. » Le père ne va jamais le voir; la mère monte et descend sans cesse l'escalier sans rien dire. Un jour elle trouve l'enfant mort, et elle redescend effarée. Le campagnard tousse, se secoue, et impose silence à sa femme, qui se replie, s'affaisse, et la tête basse, le pas mal assuré, « retourne dans la cuisine, au coin du foyer, accroupie comme hier, comme il y a une année, comme demain, comme dans dix ans, tant qu'elle vivra. »

L'auteur aime visiblement ces petits drames et ces héros obscurs, Kalampin, le petit Juif, Ulysse, qu'elle rapetisse, qu'elle abaisse, pour les relever par un rayon de lumière morale qu'elle laisse tomber sur eux.

Quelquefois aussi, madame de Gasparin tourne son regard vers un autre monde, et alors ce sont des histoires comme celle de la mystérieuse Anglaise, lady Mary, la fille d'un honnête docteur du Yorkshire, qui a épousé un jeune gentilhomme, qui a tout pour elle en apparence, la beauté, la fortune, le rang, et s'éteint dans l'obscurité au milieu des fleurs dont elle s'entoure. De quoi meurt-elle donc ? Elle meurt peut-être d'un « suicide sans préméditation, » comme elle dit, d'un accident, et elle meurt aussi bien plus sûrement d'un mal innomé, du sentiment du vide et de la solitude, d'une décou-

verte toute morale. Un jour elle s'aperçoit que son bonheur est perdu avec son mari sir John, et par degrés elle glisse dans une indifférence qui la tue. « D'un regard clair, elle avait sondé le caractère de son mari, elle le voyait comme il était : incapable de tenue, jamais fixé ni dans le bien ni dans le mal. » Garder du ressentiment contre son mari, non ; maintenant c'était fini, elle ne s'irritait plus, une réalité morne lui déchirait le cœur. Dans un moment où elle souffre, sir John l'entoure de tendresse et s'écrie : « Mon amour, mon amour, vous ne mourrez pas. » Elle fixe sur lui un regard limpide plein d'une expression terrible, et répète ironiquement ces mots : « Mon amour, mon amour ! » Puis, se tournant vers une personne qui est là, d'un accent bref, tranchant comme une hache, elle ajoute : « Six semaines après ma mort, il sera remarié ! » Elle est impitoyable dans sa supériorité sur son mari, et elle en meurt, et effectivement, comme elle l'a prévu, trois mois après sa mort, sir John se trouve avoir épousé un vrai démon. Décidément les hommes n'ont pas le beau rôle dans les récits retracés par des femmes. Lady Mary est une apparition comme les autres personnages de madame de Gasparin.

Après cela, je ne veux pas le cacher, il y a du danger à presser ces histoires; il ne faut pas trop insister, il ne faut pas regarder de trop près ces petits héros; on s'exposerait à les trouver un peu artificiels, à saisir la main de l'auteur qui les fait mouvoir comme dans une lanterne magique, qui a son idée fixe. On finirait par découvrir, à côté de je

ne sais quoi de vivant, ce qui est le faible ou le piège de l'auteur, un certain parti pris dans le décousu et la fantaisie, une certaine note qui vient périodiquement dissiper le charme d'un instant.

IV

« Si cela commence, cela ne s'achève guère, » dit madame de Gasparin en caractérisant d'un trait fin et juste sa propre manière et le genre de ses histoires. Il est vrai, c'est comme dans la vie, où l'on ne sait souvent, à bien dire, ni ce qui commence ni ce qui s'achève, où tout se noue, se dénoue et s'enchevêtre dans une sorte d'obscurité émouvante, où passions, sentiments, influences, caprices, se succèdent et s'enchaînent sans qu'on puisse préciser l'heure de leur naissance ou de leur déclin ou de leurs métamorphoses. L'homme vit dans ce mystère, dans cet indéfini qui a été de tout temps le thème des explorateurs de la nature morale, que les esprits créateurs mettent quelquefois en roman, et dont madame de Gasparin elle-même s'inspire, qu'elle fait passer dans ses récits et qu'elle observe aussi plus directement, sous une forme plus abstraite, quoique toujours animée, dans ses pages de moraliste.

Ce n'est point sans doute un moraliste comme La Bruyère, précis, sobre, substantiel et vigoureux; c'est plutôt une imagination chaleureuse et libre où vient se refléter tout ce qui a une action sur l'âme

humaine, tout ce qui la remplit, l'obsède et la modifie sans cesse, la fuite des choses, les êtres préférés qui s'en vont, l'amertume qui s'exhale du bonheur lui-même, les espérances qui trompent, les dévouements inutiles, les fatalités contre lesquelles on se débat. Thèmes toujours vieux et toujours nouveaux, je le disais, sur lesquels l'auteur brode sa symphonie de moraliste d'imagination, écrivant à son tour son poème des *Tristesses humaines*, analysant ces tristesses non-seulement en elles-mêmes, mais encore dans leurs mille causes, dans leurs sources, dans leurs caractères, dans leurs effets, qui s'étendent de proche en proche à tous les replis de la nature morale.

Vous vous croyez libre : non, vous ne l'êtes pas ; vous êtes entouré d'*oppressions*, — oppressions visibles et invisibles, directes et indirectes, extérieures et intérieures, les préoccupations, les désirs, quelquefois les scrupules, la vanité, le pédantisme, la nécessité, l'argent, les tyrannies de l'atmosphère, le temps gris, « les mélancolies du ciel, » l'hostilité d'un milieu contraire. Il y a « l'oppression des idées médiocres qui étendent leur niveau sur tout ce qui les dépasse..., l'oppression des gros esprits qui imposent aux faibles leur grosse vigueur..., l'oppression de l'ignorance qui écrase en aveugle..., l'oppression des natures mal ébauchées qui vont de l'avant, cassant et broyant sans pitié... »

Et, chose étrange, que remarque finement l'auteur, c'est que ce sont les natures d'élite, les natures les plus délicates, qui sont le plus menacées d'escla-

vage, parce qu'elles sont travaillées de scrupules, plus disposées à souffrir qu'à se défendre, parce que « le froissement dont s'apercevrait à peine un épiderme moins délicat les déchire, et tel poids qu'enlèverait du bout du doigt un de ces hercules fortement musclés qui se rient de nos membres débiles les laisse abattues par terre. » — Vous avez l'orgueil de la vie, du bonheur, de la puissance : prenez garde, vous êtes aussi entouré de *destructions*. La destruction sous toutes les formes, à pas comptés, fait incessamment son œuvre et touche à tout, à votre force, à votre esprit, à ceux que vous aimez, à vos relations. « Vous souvient-il du *Miserere* de la chapelle Sixtine ? A chaque strophe, un cierge s'éteint. Le chant continue de pleurer, plus triste à mesure que l'obscurité se fait plus profonde. C'est bien cela ; une tendresse, une faculté, le bonheur, le malheur, tout disparaît... »

Madame de Gasparin a de ces tableaux rapides et imagés, où se révèle poétiquement le sentiment de la destruction des choses, de l'universalité de la douleur, des contrastes de la vie et de la mort. « La nuit, par une nuit d'été, vous dira-t-elle, avez-vous voyagé au galop d'un rapide attelage ? Les brises fraîches couraient autour de vous. Enivré des parfums que les fleurs versent le soir, vos regards s'enfonçaient dans le ciel infini parmi les innombrables étoiles. A moitié rêveur, vous n'habitez la terre qu'à demi, et cette terre était charmante ; elle était idéalement belle. Tout à coup, dans quelque village, vous voyez une petite fenêtre éclairée ; les autres

chaumières dorment ; ici l'on veille. Qui veille ? Le bonheur ? — Non, une mère courbée sur le berceau de l'enfant dont s'éteint la vie ; une femme debout, pâle, vers la couche où meurt son mari ; deux hommes assis au coin de l'âtre, et sur le lit un corps glacé que demain on portera au cimetière... »

Est-ce un moraliste, est-ce un poète qui parle ? Je ne sais ; c'est toujours un esprit vif, curieux, qui a l'instinct des tristesses humaines, mais qui ne laisse pas en même temps d'avoir l'œil ouvert sur les ridicules, sur les inconséquences, sur les vices de la race mortelle, qui a certainement son originalité, et qui d'un autre côté pourtant glisse quelquefois dans le vague domaine des lieux communs sonores, des banalités moroses. Et madame de Gasparin, elle aussi, dans sa symphonie, a son couplet sur la décadence du temps. — « Notre génération n'a pas d'air, pas de souffle ; elle étouffe et elle subit... » Autrefois, à nos vingt ans,.... « on sacca-geait l'Europe, on jetait aux quatre vents fortune, avenir, sagesse. On était révolutionnaire, on était insensé... » Aujourd'hui, notre sagesse s'en est allée, nos *jeunes* ne sont plus jeunes ; ils ne se courroucent pas,.... ils ne font pas des choses « absurdes et grandes, » ils calculent et aiment à se bien porter avant de savoir ce qu'ils croiront ; ils ne trahissent même pas leurs convictions, ils n'en ont pas... Au rôle de Phaéton tombant à travers les cieux, ils préfèrent le rôle d'un « cocher de fiacre abrité sous une porte cochère. » Pour tout dire, ils sont vulgaires et frivoles.

Voilà bien des années que j'entends résonner périodiquement ce glas funèbre. Ainsi c'est entendu, il n'y a plus de jeunesse, plus de convictions, plus de génie, plus de valeur morale. Qui vous l'a dit cependant? Est-ce que quelques jeunes vagabonds, quelques effrontés de tripots et quelques joueurs de bourse représentent toute une jeunesse et toute une époque? Encore si c'était neuf, si cette plainte était seulement propre à notre temps! mais, hélas! voilà des siècles qu'il vient un moment dans la vie où il est bien convenu que le printemps n'a plus de fleurs, que les femmes n'ont plus de beauté, que les hommes n'ont plus de génie, que la jeunesse n'est plus la jeunesse, que tout s'en va en un mot, et il y a même des météorologistes sur le retour qui, en certaines années, ont assuré qu'il n'y avait plus d'été! D'autres l'ont dit avant nous, d'autres le diront après nous.

J'aime mieux madame de Gasparin se jouant à décrire les *méprises* de la vie, même les *belles tristesses*, ou faisant spirituellement la guerre au formalisme, au pédantisme, aux gens bardés de logique et de déductions rigoureuses, qui ne poussent pas un soupir dont ils ne tiennent note, qui ne prononcent pas un mot sans avoir l'œil fixé sur le but.

v

Ce qu'il y a surtout de plus vivant, de plus original dans ces pages prodiguées par une impétueuse imagination, c'est cette partie descriptive et pitto-

resque qui se mêle à la fiction légère ou à l'analyse morale, c'est ce sentiment énergique, inépuisable, de la nature qui fait explosion en quelque sorte, qui se répand en mille tableaux d'une libre et franche couleur.

Madame de Gasparin est le peintre du Jura et des Alpes. Ses fragments, — je dis toujours ses fragments plutôt que ses ouvrages, — sont une succession de paysages où passent tous les sites, tous les aspects, les dentelures des montagnes, les ondulations des vallées, la sombre verdure des forêts, la lumière émiétée et mystérieuse des clairières. Elle aime la campagne parce qu'elle la connaît, parce qu'elle vit dans une étroite et familière intimité avec elle, et elle la connaît non-seulement dans ce qu'elle a de séductions superficielles et banales, mais dans ses secrètes nuances, dans les mœurs de ceux qui l'habitent, dans tous ces détails qui vont se fondre dans la grande harmonie. Elle sait, n'en doutez pas, comment apparaît la nature à toutes les heures et à toutes les saisons, dans son travail éclatant de fécondité et dans son doux déclin d'automne, aux douteuses lueurs du crépuscule et à l'heure chaude, lourde, du *gros du jour*, — par quelles teintes passe la verdure des champs, depuis le vert « cru, énergique, hardi » du printemps jusqu'au vert orangé et rougissant des fins d'été. Aussi les paysages de madame de Gasparin sont-ils pleins d'expression et de couleur, abondants et nuancés, — trop abondants quelquefois, trop riches de détails. Ils ont l'accent de la vie et de la réalité.